

An abstract painting featuring thick, expressive brushstrokes. The color palette is dominated by shades of pink, yellow, red, and grey, set against a textured, light-colored background. The composition is dynamic and layered, with various textures and colors overlapping.

JEAN-PAUL HÉRAUD. PEINTURES

**du 4 novembre
au 10 décembre 2023**

Ombres Blanches
galeries, rue mirepoix



Jean-Paul Héraud à Ombres Blanches

La première des installations que Jean-Paul Héraud confia à la librairie, en 1986, fut conçue pour et dans son architecture : *Ciel raisonné* enveloppait le visiteur de peintures, tendues sous la voûte de bois. Très vite, la librairie édita avec l'artiste un port-folio de neuf gravures. Sans doute le titre de cette série, *Poumons d'attaque*, voulait-il témoigner alors du souffle, de l'énergie dispensée dans le travail du bois, cisaille, entaille, découpe... Peu après, c'est en 1991, la série *Ta calibène, Pierre*. Ainsi avançait Jean-Paul Héraud pour désigner un nouvel ensemble de peintures, dans la réminiscence de Pierre Rivière et de Michel Foucault. C'est plus tard encore, non loin du passage du millénaire, *Quelques lés d'un sans-mots pour le Mômô*. Avec la mine de plomb, les couleurs, des « techniques mixtes », le salut à Antonin Artaud, à ses dessins, à ses cris, à ses mots-mots. Ce temps paraît loin, mais pas autant que cela. L'éloignement ne signifie pas l'abandon, pour l'artiste, le travail continue, dans la succession des jours, des lumières et des obscurités de l'atelier.

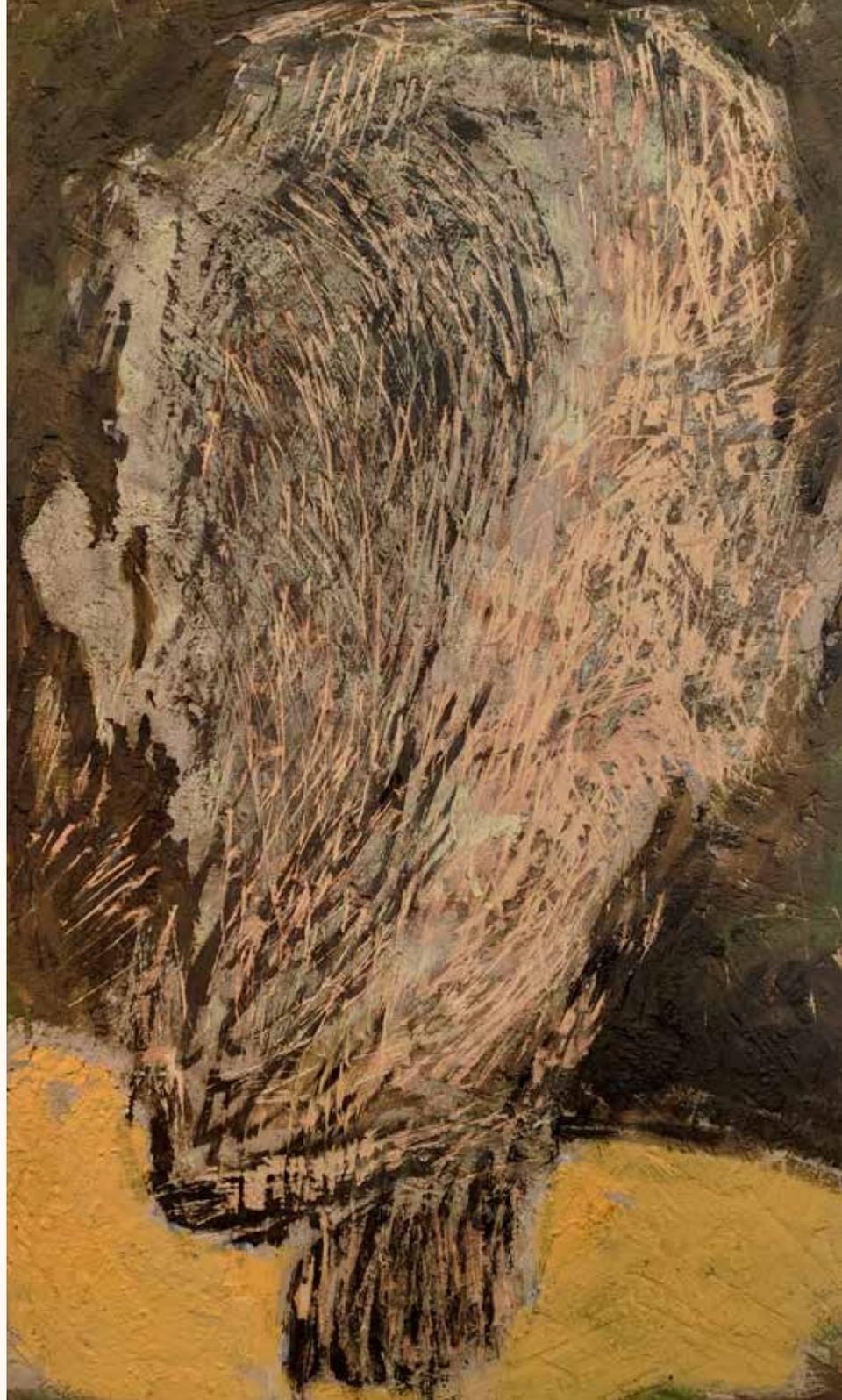
Aucun atelier ne se ressemble. Pourtant, tous semblent porter en commun une attention, celle de conserver les traces d'une œuvre. Que ce soit dans la confusion, dans le désordre, dans la rationalité, ou aux confins de l'obsessionnel, on dirait partagé un souci de soi qui consiste pour l'artiste à pouvoir retrouver les empreintes de ses mains, de son histoire, de ses fantômes. Jean-Paul Héraud a installé le sien près de la Garonne, il y a longtemps. De là, il peut voir les premières crêtes des Pyrénées, les ciels, les saisons, les variations des couleurs, des lumières.

Je n'avais pas pénétré l'atelier depuis longtemps. Le choix du retrait peut-être, propre aux incertitudes d'un art, la peinture, qui regagne depuis peu de temps le chemin des centres d'art et des galeries. J'y ai retrouvé ce que je savais du peintre, son insatiable inventivité, la lumière qu'il faut aller chercher au cœur des matières, ses emblèmes, ses motifs, ses séries. Tout comme avant, le support de bois ne résiste pas à l'assaut des outils de Jean-Paul, gouge, couteau, cutter, que l'artiste vient recouvrir des pigments qu'il fabrique. Sous les fumées parfois arrogantes de l'usine de Saint-Gaudens, la cellulose blanchit le bois. Aussi, le peintre quitte parfois le matériau brut pour le papier ou pour une matière hybride qu'il affectionne. Et c'est encore et toujours la couleur, dans ses poudres, dans ses matières, dans ses siccatifs, qui vient solliciter le regard, l'interroger, et parfois le prendre en otage.

Montrer. Il y avait dès lors l'évidence de faire retrouver aux productions de l'atelier de Jean-Paul le chemin de la ville, de ses rues, de la galerie, de la librairie, de ses visiteurs. De ses lecteurs. En effet, parmi les productions de Jean-Paul Héraud, il y a lieu de s'attarder sur l'accompagnement des poètes. Un grand nombre de « livres d'artiste » provient de ces liens spirituels et amicaux, que le geste de l'éditeur d'art est venu transformer.

Nous donnerons, dans les deux galeries de la rue Mirepoix, du 3 novembre au 12 décembre, l'espace propre à découvrir, de bois, de papier, des séries de « têtes », de « bâtons », œuvres récentes de Jean-Paul Héraud. Et quelques-uns des livres partagés. Ce bulletin est composé des hommages de ses amis poètes. Que de ce compagnonnage ils soient remerciés.

Christian Thorel





Mathieu Bénézet : Écrire Jean-Paul Héraud

j'ai parlé
d'une
parenté avec un dieu
et le poétique

Votre œuvre semble venue d'elle-même. J'ai parlé d'enthousiasme, c'est-à-dire d'une parenté avec un dieu et le poétique, c'est bien sûr, l'étymologie qui le veut, mais aussi votre travail dans la lumière quand la lumière se change en autre chose : l'espace même de l'œuvre, son *infini*, donc une naissance (pardon, je ne puis quitter ce mot) dans le voisinage de l'altérité et d'un être.

habiter la peinture
est
toute votre affaire

Et je ne comprends pas autrement vos « formes » (on pourrait presque dire vos « in-formes »), cette visibilité qu'il y a partout, quand bien même à première vue elle pourrait paraître brouillée, déplacée, mal assurée – vous créez des zones, espèces de territoires, une excrétion de visibilité, mais sans synthèse – masses intelligibles, visibles, par la force qui les pousse, qui les tient, les distend et les embrasse ensemble, c'est l'invention d'un lieu, d'une toponymie, un *topos*. Une exploration de l'opacité des formes, couleurs, etc., qui vise à accueillir la matière même de la peinture dans la passion de son engendrement.

sauriez-vous que
le dedans
est sans lignes

Habiter la peinture est toute votre affaire – pourquoi il ne faut pas parler de mémoire mais de présence, non pas de formes mais de lieu.

(Je m'interroge : Sauriez-vous que le « dedans » est sans lignes, en auriez-vous déduit l'espèce d'accrétion qui se voit à vos œuvres, et l'écheveau défait des traits... ?)

Oui, décidément, votre œuvre est venue d'elle-même, sinon comment pourrions-nous être sans

pouvons-nous
être sans mélancolie

mélancolie et réellement voir un jamais-vu? Libres, en définitive. Car tel est le don que nous fait l'art dans ses plus grands moments, il nous délivre des liens du sens et de l'interprétation, nous désaliène de notre condition pensante et raisonnante, il s'ouvre et nous ouvre à une hospitalité, à l'approche d'un être sans-nom qui pourtant, ici et en nous, respire. Sans qu'il y ait pour cela besoin de croire à quelque mystère ou à l'incarnation, simplement à un transport de force, à sa pesée, son tact.

– Ce mot vous manquait ?

– Oui. Parce que je lui reconnais des allures plastiques et humaines, il se résume lui-même, il dénote le soi et sa méditation, notre rapport poétique avec l'être de ce qui nous entoure et nous découvre, il dit exactement la densification et l'émotion du geste de Jean-Paul Héraud. L'évidence de ce qui est dû mais se dessine sous nos yeux. Mieux qu'une description, il marque l'interlocution de ce qui est visible. Il accentue ce qui affleure et a été éclairé. Presque un éblouissement me semble-t-il, puisque nous entrons dans ce qui se dessine, se peint, se montre, se forme, s'exhibe hors des images...

– Je sens encore poindre sous votre plume le « parfum »...

– Il est vrai : Je ne cesse d'y songer. Peut-être est-ce seulement cette première et étrange assertion « peintre du parfum » que j'essaie de justifier depuis que j'écris ? Ah, comment pourrais-je la rendre « visible » à mon lecteur !

car tel est le don
il
nous délivre
de notre condition
pensante

ce mot
marque l'interlocution
de ce
qui est visible

presque
un éblouissement
me semble-t-il

je parlerai
d'une spiritualité
d'un apaisement
et d'une volupté

Je parlerai d'une spiritualité, une spiritualité alliée à une substance et d'un apaisement et d'une volonté progressives qui vont à la rencontre du spectateur, l'amateur, d'une manière de plus en plus proclamée, figurée. Une méditation préside à votre geste-geste de peindre – vos « techniques mixtes ». Deux mots, deux mots apparemment anodins par quoi vous définissez les matériaux employés, et qui me semblent à les lire au bas des reproductions de vos travaux, m'en dire un peu quant à votre démarche... Pourquoi, écrivant, ont apparu les termes de spiritualité et de substance... car, chez vous, la forme, l'apparence vont aux profondeurs, dévorant l'informe et le visible – cette « technique mixte » donc qui caractérise votre ouvrage.

– Toujours est-ce une beauté mélangée ?

– Oui.

Telle est la conséquence d'habiter non pas la peinture mais le geste-peintre et sa préfiguration : dans ce lieu sans-nom se génère votre art, d'où qu'il soit, proprement, inclassable, incomparable (et vous saurez pourquoi je m'abstiens de citer d'autres noms que le votre : Jean-Paul Héraud)... et j'y trouve un parfum... Car il y a quelque chose de naturant dans ce que vous accomplissez. Au fond, rien du secret ou de l'énigme, toujours le sentiment d'une découverte. Rien ne semble avoir jamais été perdu, mais sans cesse trouvé. Rien ne semble avoir été recouvert mais sans cesse ouvert, agrandi, élargi, toujours un mouvement, une scansion d'où proviennent l'ampleur et la puissance de ce travail. Une pulsation, quelque chose de sensible, une énergie qui prend sa source dans un tréfonds culturel et humain.

Que de mots dont je vous accable !

car la forme
l'apparence
vont aux profondeurs
dévorant
l'informe et le visible

telle est
la conséquence
d'habiter

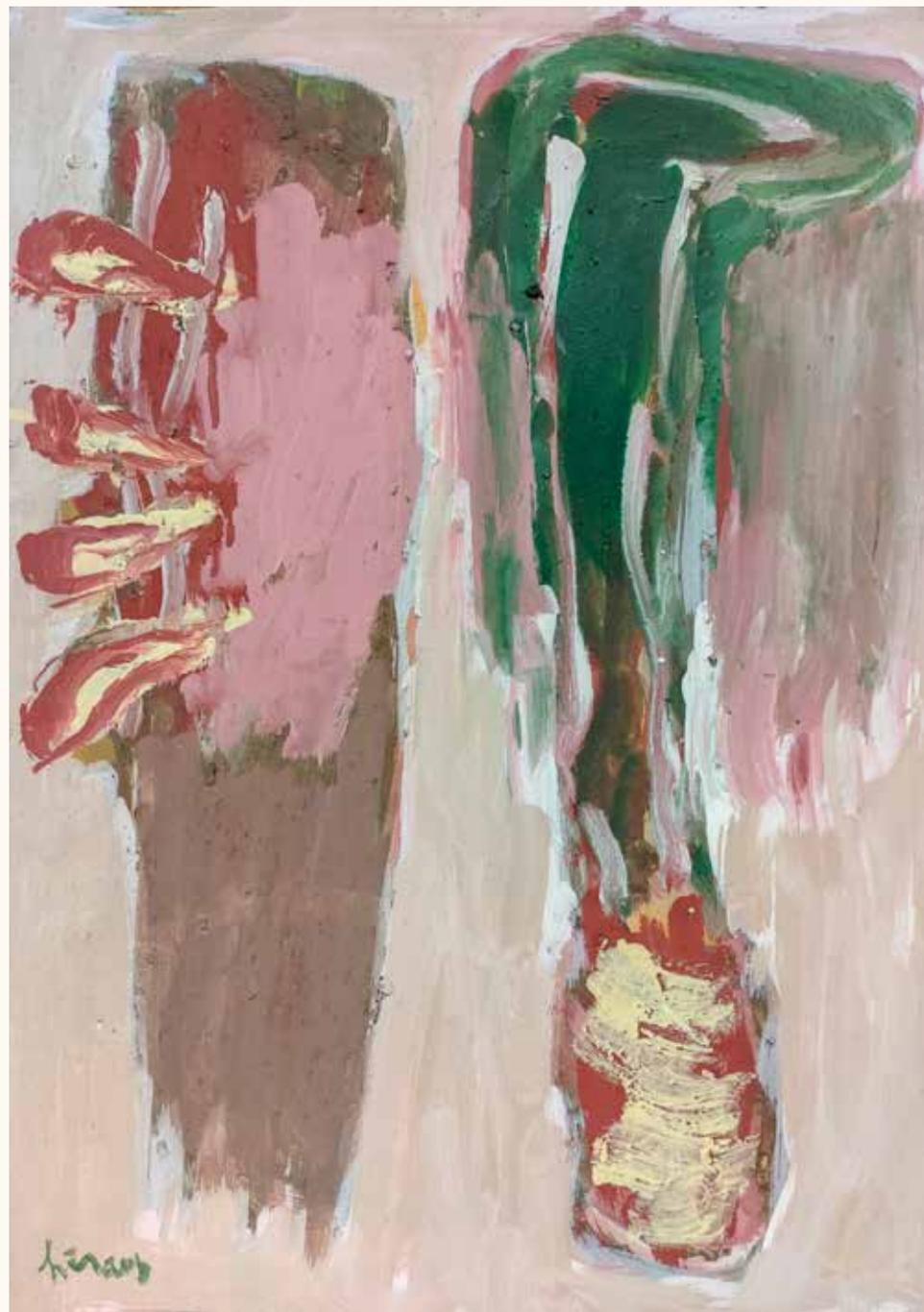
rien
ne semble
avoir jamais
été perdu
mais sans
cesse trouvé

rien ne semble
avoir été recouvert
mais sans cesse
ouvert

Parce que je cherche ce qui m'envoûte et me surprend à chaque fois. Et je ne crois pas possible de fixer un point de départ suivi d'une évolution, ni des influences ou parentés, je ne les vois pas, peut-être parce que les yeux fermés je vois encore votre peinture... Et, en vérité, je ne sais pas s'il y a un sens à ce que je viens d'écrire. Voyez comme vous déséquilibrez ma phrase ; et je ne sais quoi en déduire. Vous êtes dans un autre sens, un autre rêve ai-je désir de dire, peut-être un autre corps... une autre mise en scène, une autre conversation...

Mais de votre conversation avec vos « techniques mixtes », dans l'habitable de l'atelier je ne veux que deviner des bribes, m'embrouiller, balbutier, face à des traces dont la cohérence interne est si étroite qu'elles font silence face au commentaire. D'emblée, j'eusse dû avouer... J'ai choisi d'accumuler lignes et mots dans le fol espoir de montrer une clarté !... Et le « vide autour » dont j'ai parlé imprudemment et, certainement, à contre-sens m'a rejoint. Il brouilla mon dire à mesure que votre peinture s'inscrivait en moi, sur moi... Vous connaissez la fable kafkaïenne de l'inscription de la Loi à même la chair du condamné, puis de son bourreau... Je ressens un phénomène presque identique, sachant seul porter la responsabilité de l'histoire... qui, à son tour, d'elle-même, est venue s'inscrire ici... Je ne puis pas, moi, creuser, travailler ma prose comme vous le faites dans de grands panneaux de bois. Oui, est-ce bien de moi que vous prenez, mais ce rapt je ne peux le conter, ni l'explicitier, encore moins le montrer...

Mathieu Bénézet



Pour un bâton. Technique mixte sur papier, 67 x 50 cm, 2021.
Photographie : Yolande Agullo.



Patrick Wateau : **Depuis l'origine**

Inexorablement, la main va aux traits essentiels pour que le creusement offre l'unique direction. Mais cela ne suffit pas, il faut encore que l'espace d'où proviennent ces traits soit lui-même travaillé intérieurement. Depuis l'origine, Héraud a creusé son dedans et son dehors avec l'imaginaire et le réel de l'homme préhistorique. Ses peintures ouvrent une beauté originaire. L'asile qu'elles y trouvent est un retour aux grottes.

**Entre la jugulaire et le tronc
les arrière-morts
et leurs tempes déroulées**

**Ça saigne dans la tête
comme dehors**

**La colonne sanglante
remplit plusieurs fonds**

**Le monde hache une souche
au hasard avec hargne**

**On n'entend rien à ce vide
quand il fait un nouveau hasard**

Le sort diurne se rue en suppliant

**Au bord des flammes
Quel tison colle au ras du rasant ?**

Le silex n'interroge jamais

Le saisissement

Quand l'intensité s'accroît de part et d'autre, l'unique éclaire ce qu'il traverse. Chaque dessin nous prend séparément comme un premier saisissement. C'est le rassemblement des évidences qui, une fois réunies, se changent en élucidations. Cette provenance est celle des formes-forces, quand la peinture entre en ses propres matières.

La fricherie des os avec Cagire

Le revenu des morts
un épervier à la bouche

Perdant ça
Lâchant follement le bâton

Les vibrations à l'intérieur du totem

Un univers ensemble
Le pas d'un trou

L'univers à l'envers
avec la sciure de la cendre

Une main déchirée
par ses propres doigts

Racler l'obstacle

Et beauté donc
et cruauté
sur son gravier

La guérison

Les œuvres de Jean-Paul Héraud accomplissent la guérison. Le corps ne peut rester tel. Au moment où il change, le voilà qui retrouve les mouvements des parois.

Les dieux sans mesure
leur venue aux mortels ne couvre plus l'étoile

En vain l'attente sauve sa perte

L'os cherche sa viande dans ses yeux

Carcasse est l'offrande
avec l'oubli vrai de son dieu
Tel est l'oubli du nom
qu'on a soi-même en mémoire

Causes et non-causes frissonnent

Le rapace est creusé dans le ciel
avec l'œuf tendre d'une lumière

Le vide se crispe
et laisse respirer quelques instants

Il n'est pas encore tard
Seulement voir la beauté

À la voir seulement
sentir que si on la perdait
ce serait pour jamais

Gilles Jallet :
Tout ce qui est donné à voir
le monde : c'est sous le ciel

pour Jean-Paul Héraud
*J'étais gardien dans la chapelle de
Saint-Jean, Sans trêve j'ai veillé sur la
flamme des lampes.*

Alexandre Blok

... ce qui demeure immobile

à la lueur des lampes tout là-haut près des voûtes

les chemins ont de la rosée du matin jusqu'au soir
parfois les chemins ont trop de rosée

au fond
nous n'avons besoin de rien
si ce n'est d'une coquille ou d'une cabane
comme le moine Kamo no Chômei

... où se croisent les chemins

dans le silence sonore
blanc dans l'abîme faut-il attendre
soudaine une rencontre des cercles sans fin

l'herbe
suivie d'une barque tout là-haut perçant les tombes

la Réponse royale est

« ce qui a toujours été là » est donné

... ce qui va en déclinant

là commence le véritable voyage
le soleil pas d'ombre

suites
de têtes et de bâtons de zigzags et de pins maritimes

... tout est progressif, le vent

l'oiseau (un merle)
traverse un arbre (l'olivier)
(il doit le traverser)
signe de clarté
et d'éclaircie
(des branches et des feuilles)
pour passer à travers
il faut l'espace
mais aussi la promesse
d'un beau fruit
(bénédiction, orage)
un oiseau (le merle)
a traversé l'olivier
d'un seul trait de pinceau
augure de bonne fortune
et de longévité



Sans titre. Technique mixte sur bois, 150 x 100 cm, 1992-2022.
Photographie :Yolande Agullo.



Sans titre. Technique mixte sur bois, 150 x 100 cm, 1992-2022.
Photographie :Yolande Agullo.

François Zénone : On tombe dans la peinture

oui on se penche pour regarder encore
ce qui n'a pas de fin cette longue
phrase de couleur du sol
au plafond du ciel je sais
d'où vient cette battue de peinture
quelque chose de souterrain la
rumeur des jours le basculement
la saisie du temps le
prélèvement des choses, du corps
la jambe comme flexion, le pied, la bouche
le visage, la main, le respir comme
poumons d'attaque. Le couleur, l'acidité
du vert comme un poncement du nerf,
le rose muquese d'une fleur écrasée.
Un travail d'arasement qui affirme.
Alors on regarde encore, en face, et on
tombe de regarder, on tombe dans la peinture.

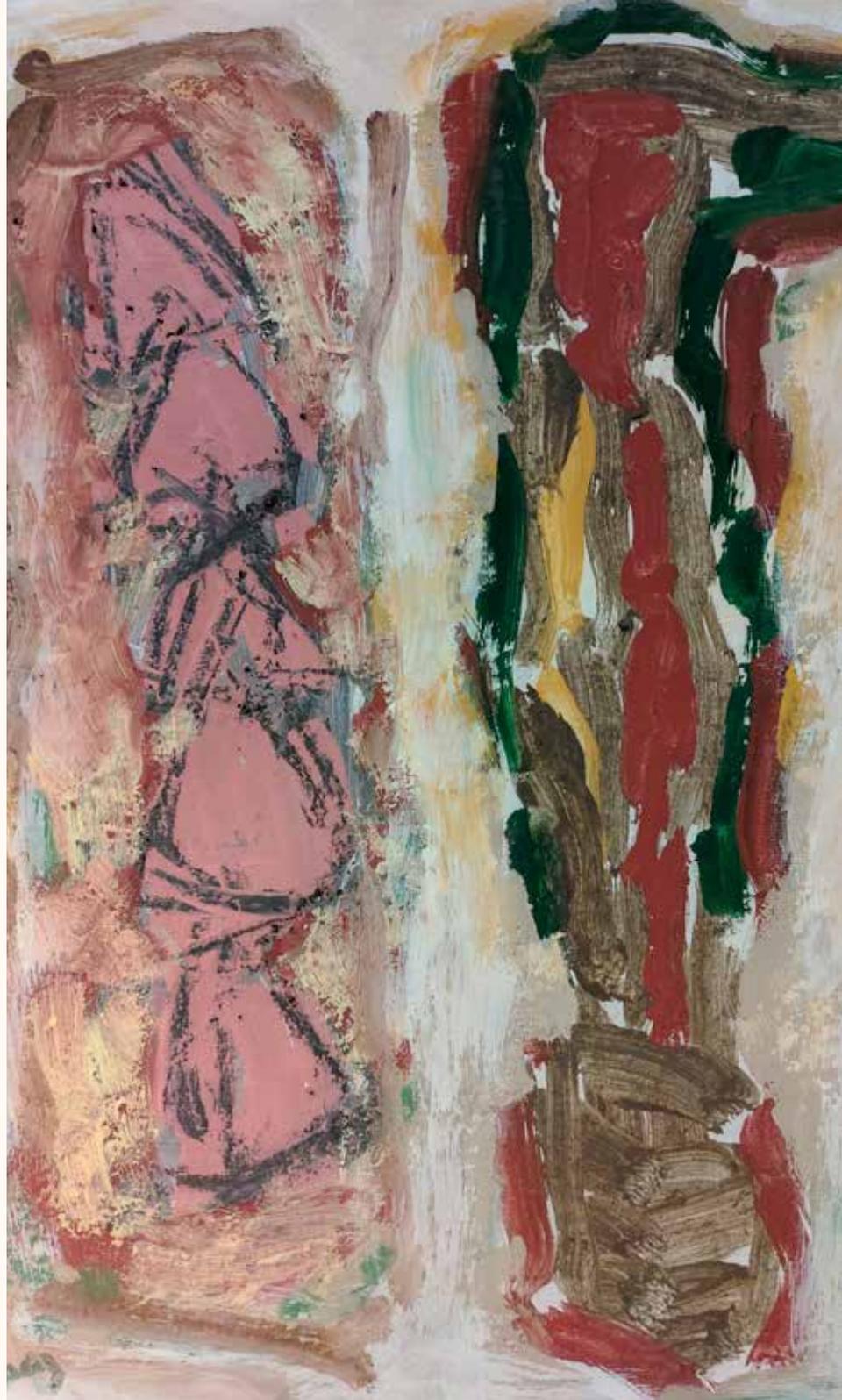


Pour un bâton. Technique mixte sur papier, 67 x 50 cm, 2021.
Photographie : Yolande Agullo.

Bernard Noël

Le travail de Héraud démonte avec une espèce de rage à la fois le geste de peindre et sa trace ; il le fait en jouant le jeu jusqu'au bout, c'est-à-dire sans refuser ni le métier, ni l'image. La manipulation acceptée est ainsi montrée, et il s'en suit que chaque œuvre est comme fouillée, raturée, par le faire qui, au lieu d'y trouver son fini, continue à la travailler. Dessins, peintures ne sont pas que des formes à regarder : ils agitent le visible pour que les signes signalent le vif...

La représentation chez Jean-Paul Héraud, vise la nudité. Ce projet est assez commun aujourd'hui, et il a suscité pas mal d'erreurs. La nudité n'est pas la représentation du nu, mais la création de son équivalence. Jean-Paul Héraud prouve qu'on doit passer par la ressemblance et non par l'identique et qu'au lieu de montrer de la peau, qui ne serait qu'une métaphore, il faut traiter la surface (toile ou papier) comme de la peau.





Photographies :Yolande Agullo.

La peau. Dedans et dehors. Dessous et dessus

Jean-Paul Héraud. – Dessiner, peindre se trame contre parler. Redistribuer les fonctions, les organes, non pas selon le processus de je ne sais quelle compensation, mais d'incompatibilité, de destruction. Je cherche à décaper, à remettre en friche. Le travail s'accompagne d'une érosion, d'une dégradation, d'un arrachement. Et pourtant, il exige aussi un apport, une accumulation... Cela passe par une espèce de champagnisation du corps, c'est-à-dire expulser le bouchon-tête, l'élocution, le concept... Je désagrège. Je réduis. Je veux le minimum, et mettre à nu une texture qui soit peut-être commune à la main et à son produit.

Je me suis trouvé devant le vêtement, devant la peau. La peau, c'est le signe du corps et aussi de la surface à peindre. Rien qu'une surface ténue, et me débrouiller avec ça. Avec désir, avec refus. Pendant longtemps, j'ai peint avec des matériaux qui n'en sont pas : de la bouse de vache et du sang de bœuf. Moins une peinture qu'une façon de la mettre au trou, dans l'épandage. En somme un commerce d'anus. Le travail consistait, à partir de ce trou premier, pas plus originel qu'un autre, à remonter vers l'embouchure – vers la bouche, par une sorte d'induction physiologique. Travailler en sachant que son travail n'est pas montrable, et comble de la dérision se retrouver avec tout ça dans un grenier et assister à sa dégradation. Je voulais qu'il en soit ainsi, que la mort continue mon travail, et en même temps cette dégradation m'était insupportable.

Jean-Paul Héraud
(propos recueillis par Bernard Noël)



Sans titre. Technique mixte sur bois, 150 x 100 cm, 1992-2022.
Photographie :Yolande Agullo.



Sans titre. Technique mixte sur bois, 150 x 100 cm, 1992-2022.
Photographie :Yolande Agullo.



Caroline Sagot-Duvaouroux : **Pour Jean-Paul Heraud,** **mélanges de promenade**

Noir, noir et la balafre bistre. Sexes, vigueurs et la drôlerie triste des métissages de rencontres. Autoportraits d'une création du monde. Autoportraits d'un dieu amer-tume au ventre. Embosse emblave épand. L'impératif est impérieux, l'encoche, définitive.

On a couru des routes jusqu'au nœud du drame. Le nœud vital est dans le bulbe. L'homme a pris l'annulaire de l'ancêtre qui, nous dit-on, montrait le sexe ou l'anneau; avec, il tripote des bulbes qu'il écrase et stocke sur les parois détachées du grand cercle. À l'épitage, s'échan-cra l'épissure; les lés se dénouèrent dans la fertilité du nœud, saillie et croisement. Inutile fertilité. Errent ça et là des avortons délicats friables en pleine transmutation. Du vide du canon, de l'écart du violon, du cœur de moie des pierres, de l'ombre errante, il fit devise avec pour corps une flétrissure et pour âme un souffle rauque. Des bêtes lèchent leurs plaies. Tout autour, des âmes emprisonnées dans les dogmes se libèrent sous caution d'orpiment, orpins brû-lants, joubarbes des vignes et trique-madame.

Logez-moi cette âme en décomposition, celle-là oui, quelque part où vous pourrez; je veux cette âme car sinon jamais ne viendra le souffle. Ne labourez mon corps que jusqu'où la cavité conviendra à vos nuits et laissez-moi la petite âme drôle, messieurs les diables à la langue criblée de paroles pointues comme des herbes sous les restes de vos ripailles.

Nous suivions en forêt le chemin d'écorce, ramassions sur la route les lumières de clairières recomptées dans la

nuits des matières. Les provisions de bouche : le cri solitaire des pachydermes. Il dit ce sont des viandes. J'ai suivi clandestine et barbouillée de couleurs, le rite de passage mâle d'Ethiopie, entendu l'himarioçe d'Albanie. Puis j'ai troussé ma jupe face aux arbres écrits pour que méduse tranche au cœur d'aubier la veine exsangue où passèrent les troupeaux. Dans le couloir aux boucliers levés en arme, il a fallu s'enfuir car j'étais une femme en ce temps, poursuivie par des jets de bouse et de sentences catastrophées. C'était trop tard car l'espace qui fut n'est plus qu'un rond surgi du pire et les danses malhabiles qui gravitent aux centres n'écartent rien des parois invisibles qui cerclent les formules magiques.

Serties dans la ténèbre, quelques invectives encore chassent, gueulent, serrent et prennent avant de laisser là sans la mort, pantelant de vie. C'est un traité de chasse. On parle d'aigle.

Quand il bat large, il est démesuré ; quand il se repaît, il fait vite ; quand il frappe, il met à mal ; quand il donne du bec, il tranche et quand il fait prise, il se gave.

Une odeur fauve, une menace et pourtant creuse creuse dans la manière noire, le jour. Dans quelle bauge, quelle caverne, fomente-t-il et quoi, pour qu'il faille à coups de hache, épanneler le noir jusqu'un si tendre jour jaune et rose ?

Furent évacués du chaudron l'air et l'eau par la combustion d'imagination véritable. Le vrai, le faux ? Non, l'efficace, le nourricier. Sers-toi. L'apparence est le réel.

J'ai fait comme si c'était vivant, faites. Alors ce qui ne se voit pas m'a vue. J'ai tremblé d'être vue dilatée d'ignorance et de désir.

Parmi les sept plumes de l'aigle.

Marche ! C'est assez voir, allez, que râper genoux et coudes aux parois hérissées de la nuit. Retourne-moi que m'encule la nuit pendant que loin là-bas je me souviens

des ornières et facéties de toutes les pensées, des saveurs d'ignorer.

Il fit mariage à la détrempe – comme on disait autrefois des unions illégitimes – de l'aile et du soufre mais le lien de détrempe fut d'humeur fémorale, de sang.

Un jour dans l'autre pays, nous avons ramassé, nous tous, la stridence et la mousse à l'articulation des sentes invisibles, les avons rapportées au pays puis perdues, se sont collées sédimentées sous salives moqueuses, là. Il guettait, là, le maître d'œuvre, dans le temps exact de l'arrêt, que nous abandonnions les choses dont nous avions perdu l'usage. La mue des salamandres, les sphères démultipliées du mercure. Dans le rond de cendre grise très douce et la poussière d'ardoise – c'est un rêve – l'oiseau noir au long bec voulait percer la bille de mercure mais ne le put que ne se refasse la bille et c'est à l'infini ça, du moins celui que je connais d'infini.

Les pailles, les pailles, ma paillasse de spermes et d'odeurs et le très petit carré rouge, le lambeau de cette robe rouge qui dans ma course – j'avais dix ans – s'était croché aux barbelés d'un jour d'enfance et de champs, de mousserons. C'était une robe neuve que jamais je n'aurais dû porter pour les champs les bois les saccages. Une belle robe rouge dont je n'étais pas digne puisque je ne sus l'offrir qu'aux loups et aux barbelés puis à celui-là – c'est un peintre – qui récupéra – j'avais dix ans – le morceau misérable et lui fit gloire.

Caroline Sagot Duvaux

Livres d'artiste.

Avec les poètes (liste non exhaustive)

Bernard NOËL

– *Bruits de langue*

11 poèmes/11 gravures

Un dessin original/un poème manuscrit

Éditions Moulin de Larroque 1975

Mathieu BÉNÉZET

– *Et 1 tombe*

Lithographies originales et un bois gravé

Éditions Colorature 1988

– *Suivi de la mort de Mallarmé*

7 bois gravés

Éditions Guy Dehès

– *La terrasse de Leopardi*

Un dessin original sous plexiglas

Éditions Propos 2 2007



Patrick WATEAU

– *Joug*

Poème manuscrit par l'auteur

Peintures originales

2 volumes en tête à tête sous emboîtement plexiglas

Éditions Rencontres 2019

– *Codex*

26 poèmes manuscrits par l'auteur

26 peintures originales

Emboîtement orné

Éditions Rencontres 2020

– *Marelle*

Peinture originale en couverture

8 gravures sur bois

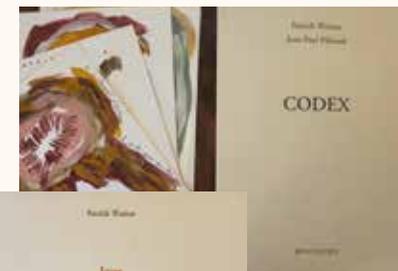
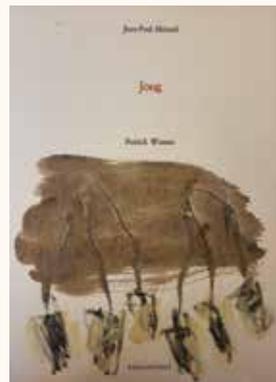
Éditions Rencontres 2023

– *Harangue*

Poèmes manuscrits par l'auteur

4 peintures originales

Éditions Trames 2017



– *Morted*

4 bois gravés sur Japon

Éditions Trames 2021

– *Par argument de mort*

Exemplaire entièrement peint.

Vignette de l'artiste

Éditions Unes 1999

Philippe DENIS

– *Mushrooms*

3 bois gravés, 17 dessins

Sous emboîtement

Éditions Étant Donnés 1991

Jackie PIGEAUD

– *Sois singe, ô ma douleur*

Pointe sèche en triptyque

Éditions Ombres Blanches 2005

Robert MARTEAU

– *Santa Coloma*

2 poèmes autographes

2 peintures originales sous emboîtement orné 2009

Caroline SAGOT DUVAUROUX

– *Les laissées, la tuade*

Les 2 livres sous emboîtement

Gravures sur goudron en diptyque

Éditions Les Ennemis de Paterne Berrichon 2001

– *Magnificat*

38 dessins et 2 originaux

Et fragment manuscrit

Éditions Les Ennemis de Paterne Berrichon 2009

– *Celle-là*

5 gravures pointe sèche

Emboîtement plexiglas

Éditions Méridiennes 2015



François ZENONE

– *Détails*

6 bois gravés, sur Chine

Éditions Trames 2020

Cédric DEMANGEOT

– *Chantier de tête*

5 bois gravés, sur Chine

Éditions Trames 2020

Jean-Paul HÉRAUD

– *Derviche douteur*

3 Suite de 22 lithographies

Éditions Adélie 2001

– *Mémoire Adrienne G.*

Suite de dessins sur électroencéphalogramme

Boîte en bois flotté de Roger Goudal 1977



Jean-Paul Héraud

- 2000 *Pour les malgaches.* Espace Horlieu, Lyon
- 2002 *Soufre et corbeau.* Espace Écureuil. Toulouse
- 2003 *Suite malgache.* Carré Sainte-Anne. Montpellier
- 2004 *Petite suite malgache.* Espace Bertin Poirée. Paris
- 2005 *Demoiselles de Garonne.* Centre d'Art contemporain G. Pompidou. Cajar
- 2006 *Courir la main.* Galerie Léo Scheer. Paris
- 2006 *Peintures récentes.* Galerie Remarque. Trans-en-Provence
- 2007 *Têtes pour Cagire.* Galerie Fusion. Toulouse
- 2009 *L'Ostention des têtes.* Espace Bonnefoy. Toulouse
- 2009 *Variations Sainte Catherine.* Centre d'Art Jean Gagnant. Limoges
- 2009 *Œuvres récentes.* Église de Molezon



Photographie : Michel Dieuzaide, Saint-Gaudens.

Expositions personnelles 2000/2023

- 2010 *Peintures pour Maurice de Guérin.* Château du Cayla. Andillac
- 2011 *Demoiselles et autres* Maison du Chevallier. Carcassonne
- 2011 *Œuvres récentes.* CIAM. Toulouse
- 2012 *Têtes et autres.* Galerie la Maleta. Valladolid
- 2015 *Livres d'artiste.* Galerie Alma. Montpellier

- 2015-2023 *Occultation cavernicole.* Peintre d'appelants pour chasseurs briérons & quelques autres avec une sortie en :
- 2016 *Le couloir du Régent.* Saint-Gaudens
- 2023 *Peintures et livres d'artiste* Galerie Ombres Blanches. Toulouse



Photographie : Michel Dieuzaide, Lectoure.

JEAN-PAUL HÉRAUD PEINTURES

du 4 novembre au 10 décembre 2023

VERNISSAGE

le samedi 4 novembre à 17 h

Ombres Blanches

galeries rue mirepoix

du mardi au vendredi : 14 h-19 h

le samedi : 10 h-13 h et de 14 h- 19 h